

Présentation du livre I du *Capital*

Plan du *Capital* et du Livre I

Le Capital est l'œuvre principale de Marx. Il y étudie le **mode de production capitaliste, base de la société contemporaine** de l'Europe occidentale à son époque, de la majeure partie du monde aujourd'hui. Ce devait être la première partie d'un **projet plus vaste en six livres qui aurait été une critique générale de l'économie bourgeoise**, au-delà du seul mode de production proprement dit (salaire, marché mondial, État, etc.). Mais Marx n'a pas réussi à mener à bien ce projet, ni même *Le Capital*, puisqu'il s'agit d'une œuvre inachevée. C'est cependant un **monument théorique et critique, à la fois scientifiquement rigoureux et politiquement engagé**, indispensable pour comprendre et agir comme militant-e-s contre un système qui a certes beaucoup changé dans sa réalité concrète, mais dont les fondements sont les mêmes qu'au XIX^e siècle.

Le Livre I, publié en 1867, étudie le « **processus de production capitaliste** ». Celui-ci est à la fois processus de production proprement dit ou **processus de travail et processus de valorisation**, c'est-à-dire création de valeur et de plus-value ou survaleur, disons pour aller vite de profit. Le capital apparaît alors comme un **rapport social d'exploitation**, base de la lutte des classes.

Le Livre II, publié par Engels en 1885 à partir de manuscrits de Marx dont la rédaction est postérieure au Livre I, étudie le « **processus de circulation du capital** ». Il s'agit d'analyser le capital non plus en tant que processus de production, mais comme produit qui s'échange d'une sphère de production à l'autre et qui circule sous la forme de marchandises, de moyens de production ou de monnaie, et dont la masse globale se répartit selon certaines lois et proportions entre les différents secteurs de la production.

Enfin, le Livre III, publié par Engels en 1894 à partir de manuscrits rédigés avant la version définitive du Livre I, étudie l'« unité du processus de production et du processus de circulation », c'est-à-dire qu'il synthétise les résultats des deux précédents. Marx analyse le « **mouvement du capital considéré comme un tout** », qui se réalise à travers la **pluralité des capitaux en concurrence**. Le capital social apparaît alors comme une **totalité différenciée** en une innombrable multiplicité de capitaux interdépendants. C'est là qu'est étudiée notamment la fameuse loi de la baisse tendancielle du taux de profit.

Nous nous en tiendrons ici au Livre I, qui présente les concepts fondamentaux et est la base des livres suivants. La construction logique de ce livre étant à la fois solide et limpide, la meilleure façon d'en présenter le contenu est de suivre l'ordre de l'exposé. Il est consacré à l'étude du processus de production capitaliste. Mais, pour comprendre celui-ci, il est nécessaire au préalable d'analyser les catégories de **marchandise**, de **monnaie** et de **force de travail**. Par ailleurs, ce processus consiste non seulement dans la **production de survaleur**, mais aussi en une **accumulation** de cette survaleur ou reproduction du capital lui-même. C'est pourquoi l'organisation réelle du Livre I, qui compte formellement sept sections, est la suivante :

- Dans un premier moment (les deux premières sections), sont analysées les **présupposés** de la production capitaliste, c'est-à-dire les catégories de la production et de la circulation **marchandes** en général, que le capitalisme suppose et généralise à la fois : la marchandise, la monnaie et la marchandise force de travail ;
- Dans un deuxième moment (sections 3 à 6), est étudiée la production capitaliste dans sa **spécificité**, qui est indissociablement production de valeurs d'usage et création de valeur et de survaleur ;
- Enfin, dans un troisième moment (la septième section), la production du capital est envisagée **dans sa continuité**, comme processus de **reproduction** capitaliste. Cette reproduction se réalise normalement comme une **accumulation** de la survaleur et révèle pleinement que le capital est un rapport de classes.

Première partie : Les catégories marchandes que le capitalisme suppose et généralise

Qu'est-ce qu'une marchandise ? (Section 1)

Notre monde est rempli et même saturé de **produits indissociablement consommables et achetables**. Ils satisfont des besoins les plus divers au sens le plus large, besoins naturels mais surtout historiques et culturels,

y compris des besoins qu'on peut juger superflus, voire mortifères. Le capitalisme apparaît ainsi comme système extrêmement productif, source de grandes richesses à un niveau global, nous dirions aujourd'hui « productiviste ».

Pourtant, il ne s'agit que d'un effet secondaire, d'un dégât collatéral. **Le capitalisme, en effet, n'est pas fondamentalement déterminé par la production de biens ou services, mais par la création de valeur et de profit.** Ce n'est que pour produire de la valeur que le capitalisme produit une quantité gigantesque d'objets consommables, quels qu'ils soient. Il en résulte une indifférence à l'égard de la nature des produits, une anarchie de la production, l'absence de tout contrôle de la collectivité sur le type d'objets produits.

Le mode de production capitaliste ne produit des objets que pour l'échange : des **marchandises**. Marx commence donc par l'analyse de la marchandise. Il la définit comme une réalité double :

- **La marchandise est une valeur d'usage**, c'est-à-dire un bien ou un service utile, apte à satisfaire un besoin humain quelconque, naturel ou culturel, vital ou superflu, etc. ; elle doit d'abord avoir une certaine utilité, sous peine de ne pas pouvoir se vendre ; tous les objets utiles ne sont pas des marchandises (par exemple l'air qu'on respire), même si le capitalisme tend à marchandiser toujours plus (cf. l'achat des permis de polluer l'air) ;
- **La marchandise est une valeur d'échange**, c'est-à-dire un bien ou un service capable de s'échanger contre un autre. La valeur d'échange d'une marchandise est en général son prix. Le prix est l'expression monétaire de la valeur d'échange. On peut aussi concevoir une valeur d'échange non monétaire, par exemple dans le cadre du troc, mais la monnaie apparaît rapidement avec le développement des échanges marchands.

Marx se demande alors ce qui détermine la valeur d'échange d'une marchandise, c'est-à-dire sa capacité à s'échanger contre une autre ou contre de la monnaie. Son utilité est certes ce qui motive l'échange au niveau subjectif, mais elle ne fonde pas la valeur puisque les marchandises ont des utilités différentes. **La valeur a comme source le fait que les marchandises sont toutes produites par le travail humain en général.** Les travaux sont certes différents selon les produits, mais **ils ont en commun d'être une certaine dépense de force humaine de travail**, d'énergie musculaire, nerveuse, d'intelligence, de concentration... C'est le seul point commun objectif entre les marchandises.

Cette idée suppose de distinguer deux caractères au sein du travail humain :

- **le caractère concret du travail**, par quoi un travail se distingue des autres et produit un objet différent des autres ;
- **le caractère abstrait du travail**, par quoi tout travail s'identifie aux autres, apparaît comme expression particulière d'une force de travail générale que tout être humain possède en soi-même.

On peut parler de « travail concret » et de « travail abstrait » à condition de comprendre qu'il ne s'agit pas de deux types de travaux différents, mais de deux façons différentes d'envisager tout travail particulier.

Or, dans la société capitaliste, ce caractère abstrait du travail devient selon Marx source de la valeur. Ce n'est donc pas seulement une abstraction mentale, un concept (les points communs à tous les travaux), mais une « **abstraction en acte** », une réalité concrète. Le caractère abstrait du travail devient une réalité concrète sous le capitalisme. C'est une réalité sociale. **La valeur n'existe comme réalité en acte que dans le cadre de la production marchande, qui se réalise pleinement avec le capitalisme.**

La grandeur de valeur d'une marchandise se mesure par la quantité de temps de travail abstrait dépensé pour sa production. Il ne s'agit pas du temps de travail dépensé par tel ou tel travailleur particulier (auquel cas une marchandise aurait d'autant plus de valeur que son producteur serait plus lent ou malhabile), mais du **temps de travail socialement nécessaire** à la production de cette marchandise, c'est-à-dire nécessaire en moyenne.

Par ailleurs, on suppose ici qu'il s'agit de **travail simple moyen** dans un pays et à une époque donnés, non particulièrement qualifié. Marx pose que le travail qualifié est source d'une plus grande valeur que le travail simple en un temps donné, mais il ne le démontre nulle part. C'est un des points faibles de sa théorie.

Quand la valeur d'une marchandise est donnée, l'augmentation de la productivité dans une entreprise particulière ne la modifie pas. On entend par augmentation de la productivité la capacité de produire plus de produits en un temps donné ; la productivité dépend :

- **des techniques**, c'est-à-dire des outils, des machines et de la formation des travailleurs ;

- **de la façon d'organiser le travail** : coopération, division du travail, management... ;
- **des conditions naturelles pour certaines branches** : composition du sol dans l'agriculture, du sous-sol pour les mines, météorologie, etc.

Or l'augmentation de la productivité n'a pas d'influence sur la création de valeur. S'il faut une heure de travail en moyenne pour produire une table (valeur sociale de la table), alors l'entreprise qui par un nouveau procédé technique parvient à la produire en une demi-heure ne créera pas plus de valeur en une heure ; mais elle produira des tables dont la valeur individuelle sera deux fois moindre que leur valeur sociale, ce qui lui permettra de vendre ses tables moins cher que ses concurrents, donc de leur prendre des parts de marché, les contraignant à disparaître ou à innover à leur tour (on reviendra plus loin sur cette question). En raison de cette concurrence elle-même, le nouveau procédé technique finit par se généraliser, une nouvelle norme de production des tables s'établit, selon laquelle il faut une demi-heure de travail pour produire une table. Dès lors, la valeur de la table est deux fois moindre qu'auparavant. **Une heure de travail ne produit pas plus de valeur, mais cette valeur se répartit désormais sur deux tables et non sur une seule comme auparavant.**

La valeur d'une marchandise est donc une réalité sociale, une norme objective, et elle s'établit à travers un mécanisme social global et complexe. C'est pour cela que **la valeur apparaît comme une réalité autonome** aux acteurs économiques, producteurs et consommateurs, capitalistes et ouvriers. Les gens acceptent comme normal le fait que les produits aient une valeur et s'échangent en proportion de leur grandeur de valeur. On peut protester contre la cherté excessive d'un produit, mais on ne met pas spontanément en cause le fait même qu'il faille l'acheter pour le consommer. L'idéologie bourgeoise présente le marché comme « naturel » : Adam Smith commence son ouvrage majeure sur *La Richesses des nations* en affirmant que rien n'est plus naturel à l'homme que d'échanger. Il n'entend pas par là le fait de s'échanger des sourires ou des caresses, ni même de se donner des objets ou de se rendre des services, mais il parle de l'échange marchand.

Il s'agit pour Marx d'une illusion qu'il appelle le « **fétichisme de la marchandise** ». Il n'y a de marchandises que dans certaines sociétés et la marchandisation généralisée des produits du travail n'existe que sous le capitalisme. Dans les sociétés humaines antérieures, la distribution des produits se faisait selon d'autres normes, par exemple par le partage (équitable ou non, ce n'est pas la question) ou par le don comme phénomène social généralisé et codifié. **Dans la société bourgeoise, on se soumet à la valeur marchande comme à un fétiche dans le sens où elle apparaît comme une force naturelle qui serait à la base des échanges sociaux.** Il ne s'agit pas seulement d'une illusion subjective, mais cela exprime la réalité sociale objective d'une forme historiquement déterminée qui est devenue une norme réelle, qui s'est en ce sens autonomisée. Marx dit que **les rapports des hommes entre eux se manifestent comme des rapports entre les choses**, c'est-à-dire que les rapports sociaux entre les producteurs ou entre les entreprises sont déterminés par les rapports de valeur entre leurs marchandises. **Les êtres humains sont donc réellement dominés par leurs propres produits**, comme dans la religion, qui n'est pas davantage une simple illusion puisqu'elle détermine réellement les activités et les comportements concrets des gens.

Sur le plan des idées, insuffisant mais important, la dénonciation du capitalisme doit donc nécessairement inclure celle du fétichisme marchand et de l'idéologie qui l'accompagne, afin de libérer les prolétaires de la croyance en une naturalité du système capitaliste. Ce système est au contraire historiquement déterminé et les sociétés antérieures montrent que d'autres modes de production et de distribution sont possibles.

Une marchandise particulière : la force de travail (section 2)

La définition de la marchandise permet de comprendre d'où viennent la valeur et les changements de valeur, mais l'échange de produits équivalents ou d'une marchandise contre son équivalent monétaire ne peut pas, en tant que tel, expliquer l'apparition d'un profit, d'une « survaleur ». Or les capitalistes n'échangent pas pour échanger, mais pour faire plus d'argent. Certes, il y a bien des cas d'échanges inégaux, où l'on vend sa marchandise plus chère que sa valeur réelle ; mais, si l'on suppose un système marchand, ce que l'un gagne, l'autre le perd. Et, si l'on suppose que tout le monde vend plus cher, vu que tout le monde est à la fois acheteur et vendeur, cela revient au même que si tout le monde vendait selon la valeur réelle.

La survaleur ne peut donc pas naître de la circulation. Il faut qu'elle vienne de la production elle-même, avant l'échange, même si elle ne peut se réaliser et se vérifier que par l'échange. Or parmi les marchandises, il en est justement une dont l'utilisation permet en tant que telle la création d'une valeur nouvelle : c'est la force de travail. Le capitalisme suppose non seulement le développement de la forme marchande des produits du travail, mais aussi la **marchandisation massive des forces de travail**. C'est même là le véritable seuil

qualitatif dans la transformation de la production marchande simple en mode de production capitaliste proprement dit.

La force de travail en général est définie comme « le résumé de toutes les capacités physiques et intellectuelles qui existent dans la corporéité, la personnalité vivante d'un être humain, et qu'il met en mouvement chaque fois qu'il produit des valeurs d'usage d'une espèce quelconque ». Pour que la force de travail soit marchandise, il faut que le travailleur ou la travailleuse puisse la vendre. Cela suppose donc qu'il soit **juridiquement libre** : il s'agit d'une vente volontaire et temporaire, qui se traduit par un contrat, le contrat de travail. Le prolétaire n'est pas vendu lui-même comme personne, contrairement à l'esclave, mais il vend sa force de travail en tant que marchandise particulière dont il est le propriétaire. Il n'est pas non plus un serf attaché à un seigneur par des relations de dépendance personnelle.

Mais il ne suffit pas de pouvoir vendre sa force de travail pour devenir prolétaire : il faut aussi être contraint de le faire. **La deuxième condition de la prolétarisation est la séparation du producteur d'avec ses moyens de production.** Tant que l'on peut travailler sur sa terre ou dans son atelier avec ses propres outils, on n'a pas besoin de se salarier. C'est seulement si l'on est privé des moyens de production qu'on se résout à travailler avec ceux d'autrui et sous son commandement direct.

La liberté du prolétaire est donc tout entière traversée par la **duplicité** : Marx ne dit pas qu'elle soit une pure hypocrisie (il ne fait pas ici de la morale), mais que **la liberté juridique et la privation des moyens de travail ne sont que deux aspects d'une même situation sociale**, les deux présuppositions fondamentales du salariat. D'un côté, cela accentue le fétichisme de la marchandise, en généralisant l'idée que tout est naturellement doté d'une valeur et susceptible d'être échangé contre de l'argent. Mais, d'un autre côté, en étant juridiquement libre, signataire d'un contrat, personne dotée de droits, le prolétaire est aussi formé dans l'idée qu'il peut se faire respecter, qu'il peut réclamer son dû. C'est l'un des facteurs subjectifs importants de sa lutte de classe et de ses potentialités d'émancipation.

Comme toute marchandise, la force de travail a une valeur déterminée par le temps de travail socialement nécessaire à sa production. **La valeur de la force de travail, c'est donc la seule valeur des moyens nécessaires à sa conservation (nourriture, logement, habillement, etc.).** Elle n'est cependant pas produite en usine, dans des conditions capitalistes, mais reproduite quotidiennement à la maison par l'entretien même de celui ou celle qui la possède (avec notamment le « travail domestique », qui est gratuit pour les capitalistes et généralement exercé par les femmes). La reproduction de la force de travail dépend non du minimum vital, même s'il peut arriver que des prolétaires soient réduits à la famine, mais en général par des **normes de consommation socio-historiquement déterminées.** Ces normes incluent les frais d'entretien des enfants qui seront les prolétaires de demain, les différences de qualification selon les travailleurs, des éléments culturels, variables selon les sociétés, les habitudes, les modes de vie et tout particulièrement selon les acquis de la lutte des classes.

Cet « élément historique et moral » qui figure parmi les facteurs de la valeur de la force de travail la distingue des autres marchandises dont la valeur s'établit mécaniquement d'après le seul travail socialement nécessaire. Autrement dit, parce qu'elle n'est pas reproduite en usine, mais selon une logique de vie qui inclut une dimension sociale, culturelle, affective, etc., et même une certaine capacité de choisir les produits consommés, **la force de travail ne peut jamais être totalement réduite à être une marchandise normale** : elle a par sa nature même une sorte de résistance incompressible à la marchandisation. C'est là aussi l'une des failles du système de la marchandisation généralisée sur lesquelles repose, au-delà du fétichisme et de l'aliénation consumériste, la capacité d'émancipation du prolétaire, contrairement à l'esclave.

Deuxième partie : Le processus de production capitaliste

Les catégories de l'exploitation (début de la section 3)

Nous savons maintenant que le travail crée de la valeur et que la force de travail est une marchandise vendue par le prolétaire et achetée par le capitaliste. **Cet échange marchand se fait selon la loi de l'échange d'équivalents : en général, le capitaliste ne vole pas le prolétaire**, même s'il arrive bien des fois qu'il le fasse ; mais il lui achète sa force de travail selon sa valeur socio-historiquement déterminée, lui permettant de satisfaire ses besoins selon la norme de consommation en vigueur dans un pays et à une époque donnés. Marx

ne reproche pas au capitalisme de voler le prolétaire, mais de l'exploiter, ce qui n'est pas pareil.

Qu'est-ce que l'exploitation ? C'est le fait de s'appuyer sur une situation sociale de domination pour s'approprier une partie du produit du travail d'autrui ou en bénéficier sans contrepartie. Elle existe dans les sociétés divisées en classes et dans une bonne partie des sociétés antérieures, si l'on tient compte aussi du patriarcat. En l'occurrence, le capitaliste dispose des moyens de production, dont il est propriétaire. Il est ainsi en capacité de faire travailler le prolétaire qui en est au contraire privé par définition. Or il ne l'embauche évidemment que s'il peut le faire travailler plus qu'il n'est nécessaire pour produire l'équivalent des moyens nécessaires à la consommation du prolétaire, et dégager ainsi un survaleur.

Marx introduit alors la distinction suivante :

- **Le « travail nécessaire »** (à ne pas confondre avec le temps de travail socialement nécessaire qui détermine la valeur d'une marchandise) **est le temps durant lequel le prolétaire produit une valeur qui lui revient**, soit un salaire équivalent aux moyens de consommation qu'il a besoin d'acheter pour vivre et satisfaire ses besoins sociaux en général ;
- **Le « surtravail » est le temps durant lequel le prolétaire produit une valeur supplémentaire qui revient intégralement au capitaliste** et qui est la condition même de son embauche ; c'est du travail gratuit.

Le rapport entre le temps de surtravail et le temps de travail nécessaire établit le taux d'exploitation. Si par exemple le prolétaire travaille 10h et que l'équivalent de son salaire soit produit en 5h, le surtravail est alors de 5h et le taux d'exploitation de 100%. Cependant, comme tous les taux, celui-ci ne fournit qu'une indication partielle sur la réalité : il ne dit rien sur la grandeur de l'exploitation. Si par exemple la journée est de 14 heures et se divise selon la même proportion entre travail nécessaire et surtravail, le taux d'exploitation sera toujours le même, mais le prolétaire sera plus exploité, 7h contre 5 dans le premier cas.

Pour tout processus de production, le capitaliste doit acheter des moyens de production (bâtiments, machines, matières premières, énergie, etc.) et des forces de travail. Marx appelle

- **« capital constant » la partie du capital qui sert à acheter les moyens de travail ;**
- **« capital variable » la partie du capital qui permet d'acheter des forces de travail.**

Les moyens de travail sont eux-mêmes, pour la plupart (à l'exception des conditions strictement naturelles), les produits d'un travail antérieurs. Ils ont donc une valeur. Mais ils ne créent pas eux-mêmes de valeur nouvelle : **la valeur des moyens de production est simplement transmise aux nouveaux produits qu'ils servent à fabriquer**, soit d'un coup (matières premières), soit proportionnellement à la durée de leur utilisation (machines). Marx les désigne comme du **« travail mort »**. **Seul le travail vivant, mis en œuvre par la force de travail, crée une nouvelle valeur au cours du processus de production.** Cette nouvelle valeur se divisera en une part qui revient aux prolétaires (capital variable) et une part qui revient au capitaliste (survaleur).

Dans chaque processus de production, seule la partie variable du capital est donc source de la survaleur — c'est pour cela qu'il s'appelle « variable », parce qu'il croît au cours du processus de production. En revanche, on peut considérer que le capital constant est = 0, puisqu'il n'est pas plus grand à la fin du processus (dans le produit-marchandise) qu'au début (achat des moyens de production).

La valeur du produit est donc toujours supérieur au produit de valeur, c'est-à-dire à la valeur nouvelle créée dans le processus de production. La valeur du produit est = C + V + S. Le produit de valeur est = V + S. Enfin, le taux de profit, c'est-à-dire le niveau de rentabilité du capital, se calcule comme proportion de la survaleur par rapport au capital investi et s'exprime donc par le rapport S/C + V.

La survaleur absolue (fin de la section 3)

La façon la plus simple d'augmenter la survaleur, c'est de faire travailler le prolétaire plus longtemps, c'est-à-dire d'augmenter la durée du travail. C'est ce que Marx appelle la survaleur absolue. Il montre que cela a bien été le cas, de façon continue, de la fin du XIV^e siècle au début du XIX^e en Angleterre comme en France, en parallèle des changements techniques et organisationnels dans le processus de travail proprement dit, et avec une augmentation considérable de la journée de travail pendant les premières décennies du machinisme (grande industrie). Marx montre que **l'État, censé être neutre dans l'idéologie bourgeoise, voire un obstacle au plein développement du marché selon les libéraux, a joué un rôle majeur dans l'augmentation de la journée de travail, en multipliant les lois à cet effet.** Il parle de véritable « guerre civile de plusieurs siècles »

entre la bourgeoisie et le prolétariat autour de la durée du travail.

Le problème, c'est que, d'une part, les prolétaires résistent à leur surexploitation et que, d'autre part, l'orgie capitaliste fut telle qu'elle commença à atteindre « à sa racine » la force de travail, tuant littéralement à la tâche les prolétaires et leurs enfants, jusqu'à **menacer le renouvellement même des générations ouvrières**. Au cœur du XIX^e siècle en Angleterre, tous les indicateurs montraient une augmentation des maladies et des invalidités, une diminution de l'espérance de vie, de la taille moyenne des conscrits à l'armée, etc. C'est dans cette situation que des voix s'élevèrent, non seulement du côté des premières organisations ouvrières, mais aussi d'une partie de la bourgeoisie elle-même pour **limiter par la loi la journée de travail**, à commencer par celle des enfants. La conjonction de cette prise de conscience sociale large et des luttes ouvrières amena le Parlement à voter de premières lois, d'abord limitées (enfants seulement, certaines branches...), puis plus étendues. Marx montre ainsi que **l'État bourgeois ne peut être réduit à un « instrument » de la classe dominante, mais représente aux différentes périodes à la fois l'intérêt général de la classe bourgeoise, au-delà des capitalistes particuliers, et le rapport de forces entre les classes, qui implique des compromis sur la base du maintien du système capitaliste en général.**

La survaleur relative (section 4)

L'augmentation de la journée de travail n'est pas la seule façon de produire la survaleur. Dès ses débuts, le capitalisme entraîne des **gains de productivité considérables, source de la survaleur que Marx appelle « relative »** :

- D'une part, **chaque capitaliste a intérêt à augmenter la productivité de son entreprise pour que la valeur produite en un temps donné se répartisse sur un nombre accru de produits** ; cela lui permet de baisser le coût de production des produits individuels, donc de les vendre moins cher que ses concurrents (à un prix inférieur à leur valeur sociale) pour gagner des parts de marché, tout en les vendant plus cher que ce qu'ils lui coûtent (à un prix supérieur à leur valeur individuelle), réalisant ainsi ce que Marx appelle une « survaleur supplémentaire » ou « plus-value extra ».
- D'autre part et surtout, cette concurrence conduit à une **augmentation globale de la productivité qui entraîne mécaniquement une baisse de la valeur de la force de travail**. On se rappelle en effet que celle-ci est déterminée par la valeur des moyens d'existence des prolétaires, selon une norme de consommation socio-historique donnée. Or l'augmentation de la productivité dans les branches qui produisent ces moyens d'existence et dans celles qui produisent les machines nécessaires à la production de ces moyens d'existence entraîne mécaniquement une baisse de la valeur des marchandises consommées par les prolétaires, donc une baisse de la valeur de leur force de travail. Cela n'implique pas une baisse de leur niveau de vie, puisque par hypothèse les valeurs d'usage du panier de consommation n'ont pas changé : seule leur valeur baisse. En d'autres termes, l'augmentation de la productivité permet une baisse du temps de travail nécessaire dans la journée, donc une augmentation du temps de surtravail si l'on considère une journée constante.

Encore une fois, cela n'a rien d'incompatible avec l'augmentation de la survaleur absolue : les deux « méthodes » sont mises en œuvre parallèlement jusqu'à la limitation légale de la journée de travail, le développement de la grande industrie au début du XIX^e siècle fait exploser la productivité, mais porte aussi la durée de la journée de travail à son maximum historique et, aujourd'hui encore, on sait bien que l'augmentation de la productivité peut très bien aller de pair avec la pression pour faire des heures supplémentaires. Cependant, **il y a une limite à la compatibilité entre allongement de la journée de travail et intensification du travail**, c'est-à-dire accroissement de la dépense de travail dans un temps donné pour augmenter la productivité. En effet, on peut travailler de façon plus intensive si la journée de travail est plus courte que si elle est trop longue ; c'est là le secret, par exemple, des lois Aubry dites de réduction du temps de travail : dans bien des cas, par l'annualisation et la flexibilité, elles ont permis de produire autant ou plus en 35h qu'en 39h... De façon générale, les capitalistes ont répondu aux baisses du temps de travail par des innovations techniques et l'intensification du travail.

Comment les capitalistes augmentent-ils la productivité ? Par deux moyens liés mais distincts :

- **D'une part, grâce à une meilleure organisation du processus de travail**. Le capital permet de faire coopérer les travailleurs dans un même lieu, en réalisant notamment des économies d'échelle pour les investissements, de temps de transport, etc. Avec la manufacture, qui se développe entre les XVI^e et XVIII^e siècles, les gains de productivité proviennent avant tout de la division du travail, qui permet une spécialisation optimale des travailleurs et de leurs outils. La grande industrie développe elle aussi sa propre division du travail, avec les manœuvres, les ouvriers spécialisés, les techniciens, les

ingénieurs, etc. ; comme elle ne suppose guère de qualifications préalables pour les manœuvres, elle permet en outre l'embauche massive de femmes et d'enfants, ce qui fait baisser considérablement la valeur moyenne de la force de travail, aux dépens des prolétaires masculins qualifiés.

- **D'autre part, la productivité augmente par l'innovation technique.** Si les outils de la manufacture représentent déjà de grandes améliorations techniques, ils ne font que perfectionner les outils de l'artisanat traditionnel. *Les plus importantes innovations techniques, qui mobilisent la science moderne des savants et l'inventivité des ingénieurs, sont les machines* ; à la base de la révolution industrielle selon Marx, elles permettent une explosion de la productivité du travail. De plus, leur rentabilité est due aussi au fait que la science qu'elles supposent n'a pas été produite par les capitalistes eux-mêmes, mais le plus souvent dans la société en dehors de l'entreprise, dans les bureaux de savants, les universités, etc. : c'est donc un don gratuit de la société aux capitalistes. La machine à vapeur, puis les nouvelles énergies sont des moteurs d'accélération considérable des révolutions industrielles, mais les fondements de celles-ci sont les machines, la technique et la science.

Dans tous les cas, **la grande industrie a pour effet de déposséder les prolétaires de toute maîtrise sur le processus de travail.** Dans la manufacture encore, quoique hypertrophiés, déformés par la division du travail, les prolétaires restent maîtres du processus productif dans la mesure où il dépend d'eux et de leurs outils : les moyens de travail restent soumis au travailleur. **Avec la grande industrie, le travail lui-même est entièrement déterminé par le capital, à travers la machine** qui lui impose ses exigences techniques, ses cadences et son rythme, de sorte que le travailleur n'est plus qu'un auxiliaire des moyens de travail. L'histoire du capitalisme est ainsi celle du développement de ce que Marx appelle la « **subordination réelle** » du travail au capital, qui prend différentes formes.

C'est pourquoi, comme l'allongement de la journée de travail, **l'augmentation de la productivité provoque des résistances de la classe ouvrière :**

- Les travailleurs combattent les machines qui conduisent à leur licenciement ;
- Les prolétaires résistent à l'abrutissement, aux accidents du travail, à l'augmentation des cadences, ou ne les acceptent qu'en échange d'une baisse de la journée de travail ;
- Ils combattent enfin pour bénéficier un peu des gains de productivité, en tentant de profiter de la baisse de valeur des produits pour augmenter ou améliorer qualitativement les valeurs d'usage de leur panier salarial, autrement dit pour changer la norme sociale de consommation.

Néanmoins, même si cela peut améliorer leur situation immédiate selon le rapport de forces entre les classes et selon l'état de santé du capitalisme à telle ou telle époque, l'essentiel est que les prolétaires restent des prolétaires soumis au capital, forcés de lui vendre leur force de travail, de travailler sous ses ordres, de subir ses innovations organisationnelles et techniques dictées par le seul profit.

Marx note aussi que **l'introduction du capitalisme dans l'agriculture conduit à épuiser la terre**, faisant preuve d'une sensibilité écologique avant la lettre, évidemment limitée par les conditions de son époque, mais suffisamment importante pour distinguer sa théorie critique du capitalisme de toutes les autres.

Mais en même temps **Marx décèle dans la grande industrie elle-même les germes d'un mode de production alternatif, communiste :**

- *La production capitaliste socialise le processus de travail* en rassemblant les travailleurs, en les faisant coopérer, en montrant les immenses ressources productives qui résultent du fait même de travailler collectivement ; on comprend alors qu'il serait possible de continuer à le faire en se libérant du joug capitaliste et de la propriété privée.
- De plus, *les prolétaires prennent conscience de la contradiction entre les potentialités libératrices des machines et la réalité de leur surexploitation qu'implique leur utilisation capitaliste.* Parce qu'elle repose sur la division du travail par la spécialisation hypertrophiée des prolétaires, la manufacture ne contient pas de tels germes : elle est intrinsèquement capitaliste, elle ne pourra pas être reprise sous le communisme. En revanche, *la grande industrie, parce qu'elle repose sur les machines, la technique et la science, permettant une productivité immense tout en réduisant le contenu du travail humain à des tâches de surveillance et de réparation, pourra être conservée comme base de la production future.* La révolution des rapports sociaux impliquerait une décision collective et planifiée de ce qu'il faudrait produire, tant sur le plan quantitatif que qualitatif ; elle permettrait de prendre en compte les risques humains et écologiques, de renoncer à certaines productions pour éviter des dégâts collatéraux, de réduire le temps de travail de chacun-e en le répartissant entre tou-te-s. Mais la base de la production industrielle pourrait rester l'utilisation massive de machines.

Troisième partie : Le processus d'accumulation capitaliste (section 7)

La loi de l'accumulation capitaliste

Il ne suffit pas de produire la survaleur, il faut aussi l'accumuler. **Tout mode de production est en même temps un mode de reproduction**, c'est-à-dire qu'il implique sa propre réitération, sa conservation dans le temps. Le capitalisme se distingue en ce qu'il implique nécessairement une **reproduction élargie, c'est-à-dire une accumulation de survaleur**, qui passe par une production sans cesse accrue de produits et une augmentation incessante de la productivité.

La survaleur produite se répartit en deux composantes :

- *La part qui est dépensée par les capitalistes pour leur consommation personnelle*, y compris l'achat de biens et services de luxe ;
- *La part qui est réinvestie pour augmenter l'échelle de la production*, acheter de nouvelles machines (capital constant supplémentaire), de nouvelles forces de travail (capital variable supplémentaire). C'est l'accumulation du capital, qui se manifeste par l'augmentation de la taille de l'entreprise, l'ouverture de nouvelles usines...

Même si l'on fait abstraction de l'accumulation proprement dite, on s'aperçoit que le simple fait de la reproduction à l'identique (ou « reproduction simple »), c'est-à-dire de la répétition continue du processus de production sans augmentation de son échelle, montre que **le capital est en général le produit d'un travail gratuit antérieur**. En effet, même si l'on suppose un capitaliste qui a acquis son capital sans exploiter personne, le fait même de la répétition du processus de production implique que, très vite, ce qui lui permet de payer les prolétaires n'est plus son propre argent initial, mais la valeur nouvelle produite par les travailleurs, dont une partie leur revient constamment sous forme de salaires. En général, **le prolétaire est exploité aujourd'hui avec le capital qu'il a produit hier**. Le capitaliste n'avance pas l'argent du salaire, mais le capital ne continue à exister que s'il est renouvelé constamment par les prolétaires. Inversement, **les prolétaires participent à la reproduction du capital en étant contraints de revenir au travail** après avoir consommé leur salaire, qui leur permet seulement de satisfaire leurs besoins, non d'accumuler assez pour ouvrir leur propre entreprise. Le point de vue de la reproduction montre donc que la dépendance à l'égard du capital et l'exploitation ne concernent pas seulement les prolétaires comme individus, mais en tant que classe. La classe ouvrière fait vivre le capital et elle-même n'existe que dans sa dépendance au capital. C'est cette détermination réciproque qui constitue le capitalisme comme un système qu'on ne peut qu'accepter ou briser, non transformer.

Si l'on considère maintenant la reproduction élargie, il apparaît que toute augmentation du capital, permettant l'extension de l'échelle de la production, est le produit de la survaleur, donc du travail gratuit des prolétaires. Et, plus le capital exploite de prolétaires, plus il peut en exploiter de nouveaux. En fait, les capitalistes n'ont pas le choix : sous la pression de la concurrence, ils sont obligés de produire à moindre coût, donc notamment de produire à une plus large échelle que leurs concurrents, donc d'investir de nouveaux capitaux. **Le capital n'existe qu'en s'accroissant, en se concentrant (disparition des petits capitalistes liquidés ou absorbés par les gros) et en révolutionnant les conditions de production, c'est-à-dire la technique et l'organisation du processus de travail**. C'est cela qui fonde sa logique de fuite en avant à la fois productiviste et surexploiteuse.

Quelle est la « loi générale de l'accumulation capitaliste » ? Le développement même du capitalisme implique **l'augmentation absolue du nombre de prolétaires employés** avec l'extension de l'échelle de la production — même si c'est de manière irrégulière, souvent par à-coups, et de façon différente selon les pays et les périodes, etc. Mais en même temps il entraîne une **diminution relative du travail par rapport au capital**, c'est-à-dire une diminution du nombre de prolétaires employés par rapport à la quantité de moyens de production. Avec l'augmentation de la productivité, le poids du travail vivant diminue par rapport au poids du travail mort. **La part du capital variable diminue par rapport à celle du capital constant. C'est ce que Marx appelle l'augmentation de la « composition organique » du capital**. Or nous savons que la source de la survaleur est le travail vivant et lui seul. Il résulte donc de la diminution du capital variable par rapport au capital constant une diminution relative de la survaleur par rapport à la masse du capital investi. Le développement même de l'accumulation capitaliste implique donc une tendance à la baisse du taux de profit. Marx montrera dans le Livre III qu'elle peut certes être « contrecarrée » de différentes façons, notamment par de nouvelles hausses de la productivité qui dévalorisent le capital en fonction, par l'aggravation de l'exploitation des prolétaires, par le pillage et la colonisation des peuples... Cependant, la tendance à la baisse

du taux de profit est la conséquence constante de l'accumulation du capital car elle résulte de son moteur principal, l'élévation de la productivité.

Du point de vue de la classe ouvrière, il en résulte la constitution d'une surpopulation relative. C'est-à-dire que le nombre de prolétaires disponibles tend à être toujours plus important que le nombre de prolétaires effectivement employés. Cela provient de l'augmentation de la composition organique du capital : le capital refoule des travailleurs au fur et à mesure de ses innovations, lesquelles suscitent certes de nouveaux produits ou de nouvelles branches de production, mais sans pouvoir embaucher autant de travailleurs que ceux qu'elles refoulent, puisque le critère même d'utilisation de nouveaux procédés est qu'ils permettent d'économiser du travail. C'est ainsi que se constitue une « *armée industrielle de réserve* ». D'une part, elle permet aux capitalistes de disposer d'un *fonds de main-d'œuvre permanent disponible* pour faire face aux périodes d'expansion. D'autre part, elle exerce une *pression sur les salaires des prolétaires occupés*, puisque ceux qui revendiquent trop peuvent toujours être remplacés par des concurrents moins exigeants. Il y a toute une variété de personnes à l'intérieur de cette « armée de réserve », des chômeurs qui sont aujourd'hui indemnisés aux « voyous », aux prostitué-e-s et aux clochards, en passant par les actuels CDD intérimaires et autres intermittents. Mais globalement **la misère est partie intégrante de l'armée industrielle de réserve**, dont elle constitue une part plus ou moins grande selon les époques et les pays : c'est un produit inévitable de l'accumulation même de richesse capitaliste à l'autre pôle de la société.

L'accumulation dite « initiale » ou « primitive »

Enfin, Marx termine le Livre I du *Capital* en démontant le **mythe selon lequel la richesse des capitalistes serait due à leur labeur ou à leur épargne transmise de générations en générations**. En réalité, l'origine du capitalisme est « écrite en lettres de feu et de sang » dans l'histoire de l'Europe et de l'humanité. D'une part, les capitaux se sont constitués à partir du commerce international, qui a impliqué des guerres entre puissances européennes, le pillage des peuples, l'esclavage des Noirs et souvent le massacre des populations indigènes ; l'État a joué un rôle décisif à cet égard par son soutien militaire aux commerçants et la violence qu'il a semée sur toute la planète. Cela a d'ailleurs impliqué une première explosion de la dette publique, elle-même payée par une explosion de la fiscalité pesant sur les pauvres et conduisant à leur expropriation. Cela s'est enfin accompagné de la constitution de monopoles nationaux et de créations sur fonds publics de manufactures privées, comme sous Colbert en France au XVII^e siècle.

D'autre part, il a fallu **transformer par la force les paysans en prolétaires**. Cela est passé d'abord par l'expropriation de leurs terres et la confiscation des biens communs coutumiers, transformés en pâtures pour moutons afin de fournir la laine aux manufactures. Ensuite, comme les ex-paysans expropriés ne voulaient pas pour autant devenir prolétaires, il a fallu les faire entrer de force dans les usines : c'est le rôle de ce que Marx appelle la « *législation sanguinaire* », c'est-à-dire l'interdiction du vagabondage, l'enfermement massif des récalcitrants, le marquage au fer rouge pour surveiller les récidivistes, leur envoi aux galères, voire leur pendaison ! Parallèlement, les horaires de travail augmentaient et les salaires maximaux étaient fixés par la loi. Là encore, le rôle de l'État a été décisif à chaque étape de cette monstrueuse genèse du capitalisme. **L'État a ainsi été le fer de lance du passage du féodalisme au capitalisme qui, conclut Marx, « arrive au monde en suant le sang et la boue par tous les pores ».**

Conclusion

Dans le Livre I du *Capital*, Marx montre donc, de façon à la fois théorique et empirique ou historique, que **la production de la survalueur sur lequel repose le capitalisme est due exclusivement au travail gratuit des prolétaires**, qui n'ont pas d'autre choix que de l'accepter s'ils veulent vivre. Loin d'être fondé sur la propriété privée due au seul travail, le libéralisme et les droits de l'homme, comme le prétend l'idéologie bourgeoise, **le capitalisme n'existe que par l'expropriation des travailleurs, le pillage généralisé, la violence d'État, le piétinement des individus et le fétichisme généralisé de la marchandise qui aliène les consciences**.

En même temps, Marx montre que **la naissance, le développement et l'existence en général du capitalisme ne se réalisent concrètement que dans et par la lutte des classes entre capitalistes et producteurs**. Les travailleurs résistent, depuis les paysans expropriés qui refusaient d'entrer à l'usine jusqu'aux grèves contemporaines pour les salaires ou les conditions de travail, en passant par les luttes pour la diminution du temps de travail, contre le travail des enfants, mais aussi, au cœur même du processus de travail, la résistance

des prolétaires qui continuent de tout faire pour maîtriser un peu leur travail, pour se l'approprier malgré et contre leur expropriation et leur exploitation, pour tenter d'exister comme individus producteurs. Or cette résistance fonde de façon permanente la **possibilité d'une auto-activité du prolétariat**, notamment sur le plan politique quand il se met à réfléchir sur d'autres façons possibles de travailler, d'organiser la production et la société. La réalité fonde ainsi la possibilité du combat politique non seulement pour des lois limitant l'exploitation, mais surtout pour penser et vouloir un système radicalement différent. *Le Capital* se termine ainsi par la perspective de l'« **expropriation des expropriateurs** » et par une citation (en note, pour échapper aux censeurs...) du *Manifeste du parti communiste* qui fait le lien entre la théorie et la pratique, avec un appel discret mais efficace à la lutte révolutionnaire...

Ludovic Hetzel